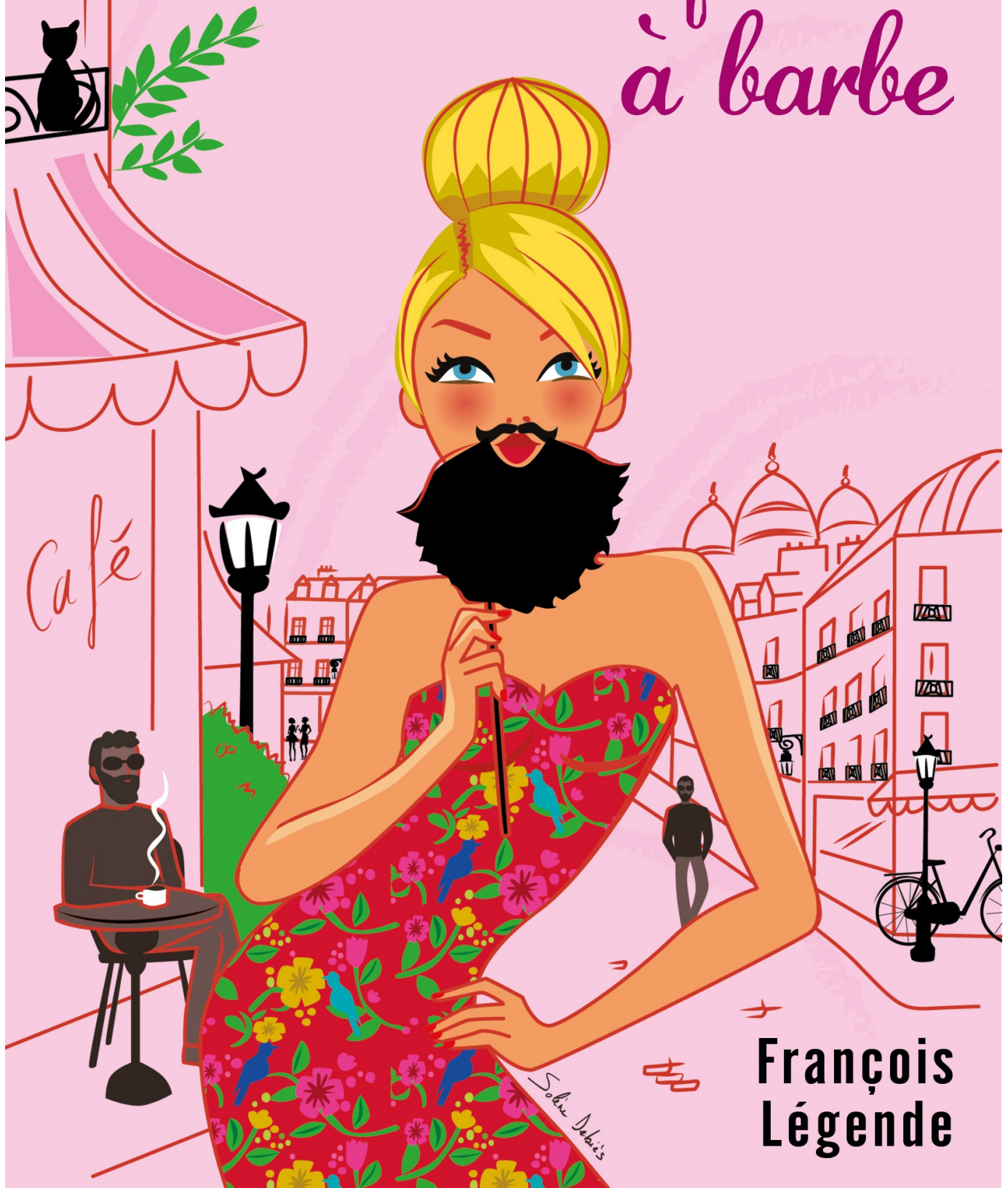


L'Extraordinaire Vie amoureuse de la femme à barbe



François
Légende

François Légende

L'Extraordinaire Vie
amoureuse de la femme
à barbe

© François Légende, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7844-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le grand amour

Je m'appelle Inès. Ce matin, j'ai découvert le corps de Robert, mort d'une crise cardiaque. Robert, c'était mon homme, le seul homme de ma vie, mon barbu. Et moi, j'étais sa femme, la seule femme de sa vie, sa femme à barbe.

PREMIÈRE PARTIE : ROBERT EST MORT

Drôle de drame

Robert est inerte, allongé sur le sol de la cuisine. Une méchante flaque de sang noirci a coulé sous sa tête, au niveau du cou et de la nuque, probablement due à sa chute sur le carrelage.

Depuis plusieurs années, j'étais le principal lien entre Robert et l'extérieur. Nous ne vivions pas ensemble, mais plusieurs fois par semaine, je lui apportais de quoi manger et boire pour deux ou trois jours, parfois pour une semaine. Je faisais aussi un brin de ménage, pas superflu, parfois même la lessive. Fut un temps où j'entretenais une relation intense avec Robert, une relation sexuelle je veux dire, mais depuis plusieurs années, c'était devenu moins fréquent. Avant, Robert était très sexe, ensuite il était devenu très bouffe. Pour ma part, je n'ai jamais été portée sur la bouffe.

Normalement, quand nous étions ensemble, Robert ne regardait que moi, amoureuxment, malgré les années qui ont passé. Mais aujourd'hui, il a les yeux ternes, écarquillés, son regard se perd dans le vide. Je suis comme transparente.

Habituellement, dès que j'arrive à la ferme, Robert m'accueille d'un tendre baiser dans le cou, et son souffle hérisse ma peau de frissons. Mais là, il garde la bouche ouverte, toute ronde, sans émettre la moindre respiration.

Je m'agenouille près de Robert et je pose ma tête sur sa poitrine, comme je le fais après nos câlins. Dans ces moments-là, j'aime ressentir l'essoufflement rauque de mon homme endormi, sauf que dans le cas présent, je ne perçois aucune respiration. Je reste immobile pendant de longues minutes, appuyée ainsi sur le torse silencieux de Robert.

Je passe pour être limitée, comprenez pas très intelligente, un peu bécasse, et pour le coup, je dois avouer que je me suis comportée comme une idiote. J'ai totalement perdu le sens des réalités, je n'ai pas su quoi faire devant le cadavre de Robert. Il aurait fallu que je ne touche à rien, que je me précipite sur mon vélo et que je file prévenir les gendarmes. Franchement, ce n'était pas compliqué, avec toutes les séries policières que je me farcis à la télé, j'aurais dû cavalier et donner l'alerte. Au contraire, j'ai voulu fermer les yeux de Robert, et sa bouche, pour lui redonner son visage habituel, mais c'est tout dur, et froid, et verdâtre. Alors, je pose un torchon sur sa tête.

Ensuite, je range les courses dans le réfrigérateur. J'ai préparé un civet de lapin, deux gros râbles que j'ai cuisinés avec des champignons et des lardons, une choucroute au vin blanc avec du saucisson à l'ail et deux belles patates, et d'autres plats pour faire de l'avance, je ne sais plus trop quoi, une salade pâtes je crois. Robert a toujours eu bon appétit. Et bien sûr, j'ai apporté de la confiture de chocolat maison, Robert en mange deux cuillères à café par jour. C'est son péché mignon, mais c'est seulement deux cuillères par jour, une à midi et une le soir, c'est la dose.

Comme d'habitude, je vide les restes du réfrigérateur, deux boîtes longue conservation, la première avec des traces périmées de cassoulet et la seconde avec des résidus de salade niçoise. Une boîte contenant une cuisse de poulet aux poivrons qui n'a pas été ouverte, j'en fais la remarque à Robert.

— Ben quoi, tu n'aimes plus mon poulet basquaise ?

Le fromage est encore bon, je le laisse dans le bac du bas. Quelques yaourts ont dépassé la date, je les jette dans la poubelle.

— Je t'ai préparé un civet, tu vas adorer... Faudra pas trop le réchauffer, sinon tu n'auras plus de sauce...

J'ai aussi apporté trois bouteilles de vin rouge (Chiroubles, Domaine des trois puits). Robert ne boit pas, au sens qu'il n'est pas alcoolique, mais il aime bien prendre un verre ou deux en mangeant. Trois bouteilles, c'est la dose pour trois jours. Je prends le vin chez Gustave, le bar du village, je fais remplir des bouteilles en verre consignées et je ramène les bouteilles vides. Paraît que le vin est correct, dixit Robert.

— Je t'ai pris un beaujolais..., Gustave me l'a conseillé..., tu me diras...

Bien sûr, ce n'est très normal d'agir comme je le fais, discuter avec le corps éteint de Robert, comme si mon homme faisait simplement la sieste sur le canapé, alors qu'il est étendu sur le sol avec un torchon sur la tête, et dessous, une mare de sang. C'est sans doute une façon pour moi de refuser sa mort, un déni en quelque sorte.

*

Robert avait trois ans de plus que moi. C'était un homme robuste, avec des cheveux gris et longs, mal coiffés mais toujours propres, et une barbe digne du Père Noël, grise et longue aussi, lavée chaque matin. Robert est né ici, dans cette ferme isolée où il vivait encore.



Depuis quinze ans, Robert avait des problèmes cardiaques, je ne sais pas trop, le cœur fragile comme on dit. Il suivait un traitement très strict, à base de digitaline, et ça, je sais, puisque c'est moi qui prends les médicaments à la pharmacie. Je ne suis pas médecin, mais sous le torchon, Robert a la tête d'un gars qui a fait une crise cardiaque, les yeux exorbités, la bouche douloureuse. C'est évident, le cœur de Robert a rendu l'âme.

— Robert..., tu as bien pris tes médocs..., c'est important tu sais...

Une fois le ménage terminé, je dis au revoir à Robert. Je lui confirme que je passerai dans deux jours, et je repars à vélo, vers le village. Progressivement, je prends conscience de la mort de Robert, les larmes me montent aux yeux, une crise de nerfs irrépressible me submerge, je crie, une énergie soudaine envahit mon corps. Je pédale de toutes mes forces, dopée par l'adrénaline, une douleur explosive traverse mes entrailles, je saigne du nez, des gouttelettes rouges s'échappent en longues traînées portées par le vent. J'arrive épuisée chez Gustave, je lâche mon vélo sur la chaussée et j'entre dans le café.

— Robert..., Robert a fait une crise cardiaque..., il est mort...

Après, je m'évanouis. J'ai le souffle tellement court et le cœur qui bat si fort que je crois mourir, d'une crise cardiaque aussi, comme Robert. L'espoir me vient que je rejoins mon homme.

Mon père ce héros

J'ai connu Robert à l'école primaire, quand j'ai atterri ici, à Saint-Amand-en-Puisaye. J'avais sept ans, c'était en 1974. Saint-Amand est un gros village situé au nord de la Nièvre, tout près de l'Yonne, avec essentiellement une activité agricole, mais également un artisanat ancestral dans la poterie. On trouve une usine importante, les Établissements Normand, ainsi que de nombreux petits fabricants, et toutes ces entreprises se fournissent en glaise dans un sol inépuisable. Saint-Amand possède un musée du grès.

*

Je suis arrivée à Saint-Amand avec Maman, seulement Maman. Mon père n'existe pas, enfin si, il existe bien sûr, mais on ne le connaît pas, même pas Maman. Elle serait pourtant la mieux placée pour connaître l'identité de mon père, au moins avoir des indices, grand ou petit, maigre ou gros, brun ou blond, blanc ou noir, mais rien. Un moment, j'ai été préoccupée par cette question, et dès que j'ai été en âge de poser clairement la question à Maman, vers huit ou dix ans, je l'avais interrogée, c'est qui Papa, il est où ? Maman m'avait répondu qu'elle ne savait pas, qu'à l'époque elle souffrait de crises d'amnésie, qu'elle suivait un traitement lourd et que les médicaments amplifiaient ses pertes de mémoire. Bref, elle profitait de mon jeune âge pour me raconter des bobards.

Plus tard, à force d'insister auprès de Maman, elle avait fini par me répondre. Quand elle était jeune, elle était un peu baba, baba cool. Elle vivait dans une communauté, dans le Massif Central, filles et garçons mélangés, et nus la majorité du temps, juste avec un bandeau à fleurs dans les cheveux. La communauté comptait une vingtaine de membres à demeure, plus les copains et les copines de passage qui squattaient à volonté. Bref, mon père, c'est un des gars de la communauté..., ou un mec de passage.